

Le groupe... et le sujet ?

René Kaës*

Les premiers psychanalystes qui ont pris au sérieux l'idée freudienne qu'il existe une « psyché de groupe », une « âme des masses », sont partis des difficultés rencontrées dans la clinique pour traiter des troubles que le dispositif de groupe leur paraissait mieux approprié à prendre en charge que le dispositif de la cure individuelle. C'est dans le but de poursuivre le travail psychanalytique avec ceux de ses patients psychotiques qui se trouvaient avec lui dans une impasse transférentielle que Foulkes a mis au point dès 1938 la méthode de la groupanalyse. Confronté au traitement psychique des traumatismes de guerre chez les militaires anglais, Bion inventa, à la même époque -1939 -, un autre dispositif que celui de la cure individuelle pour traiter de tels troubles. Ici encore le dispositif de groupe s'imposa, comme il s'était déjà imposé, avant Foulkes et avant Bion, pour le traitement de patients addictifs ou pour la psychothérapie d'enfants et d'adolescents.

Dans un autre contexte, en Argentine au milieu des années trente, un jeune psychiatre, E. Pichon-Rivière, met en œuvre dans un hôpital psychiatrique en crise permanente, un dispositif de formation des infirmiers pour les associer aux soins des malades. Il utilise un dispositif de groupe, qu'il nommera « groupe opératif ».

Le groupe comme totalité dynamique

Toutes ces initiatives novatrices ont en commun qu'elles font de la situation de groupe et des processus psychiques qui s'y déploient l'agent d'un changement qui se produit chez le sujet, que cette transformation soit d'ordre thérapeutique ou formatif. On dira aussi que leur attention se focalise sur le fonctionnement du groupe conçu comme une totalité dynamique. Assurément les références théoriques qui inspirent ces trois pionniers ne sont pas tout à fait les mêmes : davantage psychanalytiques chez Foulkes et chez Bion, elles sont plutôt psychosociales chez Pichon-Rivière, à ce moment-là. Une référence à la théorie de la forme prévaut chez lui, mais aussi chez Foulkes, qui fut formé à l'École de Francfort.

En mettant en travail le dispositif de groupe et en maintenant ou en retrouvant les hypothèses fondamentales sur lesquelles repose la psychanalyse établie à partir de la cure individuelle, ces premiers psychanalystes ont mis à l'épreuve l'idée freudienne et lui ont donné une validité : ils l'ont caractérisée par un contenu et des processus, ils lui ont reconnue une consistance de réalité psychique. Cette idée était confortée par les recherches effectuées dans un autre domaine et avec d'autres concepts par K. Lewin : que le groupe n'est pas la somme des individus qui le composent et qu'il s'y produit des phénomènes spécifiques. L'École lewinienne les a décrits avec précision : champ dynamique, frontières du groupe, normes de groupe, pressions conformistes, résistance au changement, etc. Les psychologues expérimentalistes ont décliné ces phénomènes en fonction de variables précises, et ont fourni aux psychologues cliniciens des points de repères dont ils ne disposaient pas avant eux. Foulkes, Pichon-Rivière, Anzieu et quelques

autres ont fait profit de ces recherches pour les repérer et les conceptualiser dans leurs recherches sur les groupes.

Cette extension du champ de l'investigation et du traitement psychanalytique a procédé, comme le font toutes les disciplines, par délimitation de leur objet dans l'espace de référence – essentiellement la psychanalyse, et par emprunt et acculturation de concepts issus de disciplines voisines ou connexes. Freud lui-même a procédé ainsi à plusieurs reprises : par exemple en intensifiant la problématique de l'Œdipe dans l'espace proprement psychanalytique, celui de la cure, et en empruntant aux sciences connexes : mythologie, ethnologie, ou à aux œuvres culturelles. S'agissant de la question du groupe (mais aussi des masses et des institutions), il a lui-même utilisé le terme de « psychologie sociale », dans le sens que son époque donnait à ce terme, et qu'il concevait comme une branche de la psychanalyse.

Traduit et conçu selon une compréhension psychanalytique, je dirai que le groupe est un espace de réalité psychique spécifique, dans lequel les processus et les formations de l'inconscient s'agencent d'une manière différente que dans l'espace de la réalité psychique du sujet.

Les recherches centrées sur le groupe ont donné lieu à la construction de modèles théoriques et pratiques conçus pour rendre compte du fonctionnement de cette psyché de groupe à laquelle la méthode de la cure ne donne pas accès, sinon par certains de ses effets. Foulkes, Bion, Pichon-Rivière ont chacun mis en œuvre de tels modèles. En France, Anzieu et moi avons travaillé dans cette direction, centrés sur le groupe.

1. Sur ces aspects de l'histoire des théories psychanalytiques du groupe, voir *Les théories psychanalytiques du groupe*, 1999, Paris, P.U.F. (Que sais-je ?).

Trois espaces de la réalité psychique inconsciente

Toutefois, le modèle que j'ai proposé se distingue des autres modèles, fondés sur une conception holistique du groupe, par la prise en considération de trois espaces psychiques. J'ai entrepris ce travail à la fin des années soixante et proposé dans « L'appareil psychique groupal » (1976), un modèle général qui distingue trois espaces de la réalité psychique² : celui du groupe en tant que tel, celui des liens intersubjectifs et celui du sujet. Mon objectif était (il est aujourd'hui encore) de comprendre comment ces trois espaces se nouent et s'articulent les uns aux autres, comment et à quelles conditions ils peuvent se confondre et se différencier.

Et le sujet ?

La question sur laquelle je voudrais revenir est celle du statut que les psychothérapeutes et les psychanalystes qui travaillent avec un dispositif de groupe reconnaissent au sujet dans le groupe. Ma question concerne aussi le statut accordé au sujet dans la clinique et dans la pensée des psychothérapeutes et des psychanalystes qui travaillent avec les familles et les couples. Cette question me vient de ma propre pratique des groupes, mais aussi des supervisions que j'assure auprès de quelques collègues qui travaillent avec les familles et les couples. L'attention nécessaire et féconde que nous portons à la « psyché de groupe », à celle de la famille ou du couple, n'est pourtant pas sans risque lorsque notre écoute et nos interventions ou interprétations ne portent que sur l'ensemble formé par ces configurations. Lorsque nous optons pour un modèle holistique, exclusivement construit sur la conception du groupe comme totalité ou comme système, le risque est de laisser de côté le sujet et de faire de celui-ci une sorte de dépendance de l'ensemble. Avec Foulkes et Bion, mais aussi avec d'autres courants de pensée, l'idée s'est imposée que l'interprétation ne devait s'adresser qu'« au groupe » conçu comme une entité. Cette position, qui allait de pair avec la découverte des « phénomènes de groupe », s'est nuancée lorsqu'il a été possible de penser que l'interprétation devait se formuler « en termes de groupe », c'est-à-dire en tenant compte des processus du groupe dans lesquels les sujets sont engagés. Ces deux formulations sont, de mon point de vue, tout à fait valides quant elles correspondent à certains moments du processus groupal. Il en est ainsi lorsque les formations et les processus qui appartiennent à l'espace de la réalité psychique du groupe sont prévalents : par exemple lorsque l'illusion groupale, les idéaux et les représentations communes et partagées, les alliances

Ce n'est pas le lieu d'exposer ici les principales propositions de ce modèle³. Je voudrais seulement attirer l'attention sur une question clinique et théorique. Mes recherches portent autant sur la spécificité des processus et des formations propres au groupe, au lien intersubjectif et au sujet dans le groupe que sur les effets de ces processus et de ces formations dans l'espace intrapsychique du sujet singulier. C'est aussi pourquoi les situations cliniques précises sur lesquelles sont fondées mes constructions et les discussions qu'elles engendrent relèvent aussi bien de la pratique de la cure que de celle des groupes.

inconscientes, les positions idéologiques, utopiques ou mythopoétiques prédominent. De telles interprétations, adressées au groupe et en termes de groupe, maintiennent le cadre et la situation du travail psychique dans le dispositif spécifique du groupe, de la psychothérapie de la famille ou de couple : ces dispositifs ne se confondent pas avec ceux de la thérapie ou de l'analyse personnelle, ce qui serait subvertir les uns et les autres.

Bien que beaucoup de choses aient déjà été dites sur a déjà été dit sur cette question, je constate que ce type d'intervention ou d'interprétation adressé « au groupe » ou formulé « en termes de groupe » continue à être considéré comme exclusif, et j'en interroge les effets sur les sujets, dont la singularité au regard de notre conception psychanalytique ne peut se réduire au statut d'individus. Lorsque dans un groupe un participant est violemment pris à partie par un ou plusieurs autres participants, et que ce participant trouve dans cette attaque une jouissance qui entretient sa propre position masochiste, nous ne pouvons pas nous contenter de proposer une analyse en termes de « bouc émissaire » : là le sujet disparaît, et avec elle l'écoute de son désir comme de sa souffrance. Nous pourrions à minima reconnaître ici une alliance inconsciente défensive qui lie certains participants actifs ou passifs à un autre, chacun trouvant dans cette alliance un bénéfice qu'il ne saurait lâcher sans en priver les autres, ce qui serait priver chacun de sa jouissance. Une interprétation « en termes de groupe » pourrait être efficace, comme je viens de la suggérer et comme je l'ai souvent constaté, puisqu'elle pointe une méta-défense, mais elle ne suffit pas toujours à rendre possible le dégagement des sujets de la part qu'ils prennent dans leur alliance. Dans ce cas, continuer à adresser l'interprétation seulement

2. R. Kaës, 1976, *L'Appareil psychique groupal. Constructions du groupe*. Paris, Dunod (3^{ème} édition 2010). Voir aussi *Un singulier Pluriel. La psychanalyse à l'épreuve du groupe*. Paris, Dunod (2007).

3. C'est ce modèle que j'ai repris et développé dans plusieurs ouvrages : *Le Groupe et le sujet du groupe* (1993), *La Parole et le lien* (1994), *La Polyphonie du rêve* (2002), *Un Singulier pluriel. La psychanalyse à l'épreuve du groupe* (2007) et récemment *Les Alliances inconscientes* (2009).

au groupe, comme s'il était isomorphe à l'espace psychique du sujet, ne fait que maintenir l'alliance dans ce qu'elle a de spécifique : aucun ne s'en éprouve le co-auteur et le co-bénéficiaire puisque l'alliance elle-même demeure inconsciente. Dans le cas d'une alliance défensive, elle « préserve » les individus, mais au prix de la faire disparaître comme sujets de l'inconscient. Dans ces conditions, si l'interprétation adressée « au groupe » et « en termes de groupe » n'inclut pas une adresse aux sujets de l'alliance défensive, le thérapeute ou l'analyste contribue à la maintenir, il renforce la résistance à la dénouer.

Pour y parvenir, il est nécessaire de revenir aux transferts. Lorsque les transferts sur le thérapeute, sur des participants et sur le groupe se sont suffisamment installés, et qu'ils sont devenus à l'évidence une répétition, la question est de travailler sur ce qui se répète et sur ce fait résistance, dans le groupe, dans certains liens et chez certains sujets. Non seulement interpréter à la cantonade ou ne rapporter les résistances qu'au processus du groupe ne suffit pas, mais c'est renforcer la résistance par le groupe. Une nouvelle fois, c'est évacuer le sujet.

Il existe une attitude inversement symétrique de celle-ci : en dispositif groupal de travail, se centrer exclusivement sur le sujet, ne rien rapporter aux processus ou aux formations de groupe, notamment au transfert sur le groupe. Ici fonctionne une résistance au groupe par l'illusion individualiste.

Je reçois pour des supervisions des collègues qui pratiquent la psychothérapie familiale psychanalytique : plusieurs d'entre eux viennent me voir parce qu'ils rencontrent des difficultés analogues à celles des praticiens du groupe. J'observe souvent qu'ils sont en difficulté et dans certains cas dans une impasse à propos du traitement des processus et des contenus psychiques transmis entre ou à travers les générations. Les recherches sur la transmission de la vie et de la mort psychique se sont renouvelées à partir des dispositifs de travail psychanalytique avec les groupes, les familles et les couples. Toutefois, une pensée simplificatrice a pu produire quelques dérives auxquelles il convient de réfléchir. Une conception réaliste et univoque du déterminisme psychique s'est installée, souvent à la place du déterminisme biologisant qui avait marqué la question de l'hérédité. Les manifestations de cette pensée s'expriment dans des interprétations « en termes de groupe familial » qui là encore font du sujet une simple dépendance passive, un effet de la chaîne des générations.

Je soutiens cette conception de l'inscription du sujet de l'inconscient dans la réalité psychique inconsciente de ceux et celles qui l'ont précédé et les aléas de la subjectivation qui y sont liés. Je sais que la souffrance et la pathologie de la famille comme celle de certains de

ses membres, trouve dans celle-ci une source entretenue par l'ensemble et par les sujets eux-mêmes. La découverte et l'indication aux membres de la famille ou du couple de la réalité psychique de la transmission, de sa consistance et de ses effets est un moment important dans le processus thérapeutique. Cette découverte soulage mais elle peut aussi angoisser la famille ou le couple, susciter culpabilité et accusations, position vicimaire. C'est une découverte complexe car ici comme dans les groupes, elle engage plusieurs espaces psychiques et ici encore le risque est de réduire cette complexité. La réduction consiste à rabattre un espace sur un autre : la transmission intergénérationnelle (« c'est dans cet espace que ça se passe ») occultant celui du sujet (je ne suis qu'un chaînon, je n'y suis pour rien »).

Lorsqu'une théorie fondée sur la complexité des rapports entre l'ensemble, le lien intersubjectif et les sujets considérés dans leur singularité se transforme en pensée de la causalité unique, elle sert la résistance des sujets à prendre en considération la part qui leur revient dans ce « faire avec » l'héritage. Pour Freud, je ne cesse de le rappeler, le sujet n'est pas seulement un maillon, le serviteur et le bénéficiaire de la chaîne des générations, il en est aussi l'héritier et le sujet. Il est appelé par le thérapeute à en devenir le Je. Je pense qu'il ne faut pas oublier que la transmission psychique s'inscrit aussi dans des fantasmes de transmission : ces fantasmes participent à la survalorisation de ses composantes idéalisantes et persécutrices de la transmission.

Je reviens à cette idée que j'ai souvent exposée : que l'inconscient s'inscrit et se manifeste dans plusieurs espaces, dans plusieurs registres et dans plusieurs langages, dans celui de l'ensemble formé par le groupe, la famille ou le couple, dans celui du lien intersubjectif et dans celui de chaque sujet. Le travail psychanalytique de la cure individuelle travaille essentiellement sur l'espace intrapsychique et sur le transfert des autres espaces dans celui-ci. Dans les dispositifs de groupe, de famille ou de couple, le travail psychique implique nécessairement les autres espaces. Nous ne pouvons en évacuer aucun. Au contraire, il nous faut apprendre à discerner ce que deviennent les autres lorsque l'un d'entre eux prédomine dans le processus ou lorsqu'il est occulté par le thérapeute ou l'analyste et, dans ces conditions, comment l'inconscient s'arrange pour produire ses effets. Le travail de l'analyse est de restituer à chacun sa position subjective par le déliement des alliances inconscientes et le renoncement aux bénéfices qui en dérivent pour chacun.

26 avril 2010